HAL
open science

Les “ bacini ”

Lucy Vallauri

To cite this version:

Lucy Vallauri. Les “ bacini ” : disques de lumière en Méditerranée et sur les façades du Midi français. Les couleurs de la ville : Réalités historiques et pratiques contemporaines, Sep 2011, Viviers, France. pp.185-194. halshs-01385497

HAL Id: halshs-01385497

https://shs.hal.science/halshs-01385497

Submitted on 27 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « bacini » : disques de lumière en Méditerranée et sur les façades du Midi français

Lucy Vallauri
UMR 7298 – LA3M CNRS Aix-Marseille

La pratique décorative qui consiste depuis le Moyen Âge à insérer sur les façades, ou plus rarement à l'intérieur des édifices religieux et publics, des coupes en céramique recouvertes de glaçure brillante a très tôt attiré l'attention des érudits de l'Italie du Nord, région qui en constitue le plus beau conservatoire.

L'historien d'art, G. B. Passeri, fut le premier à signaler en 1758 ce mode ornemental du dôme et de San Francesco de Pesaro, et à en proposer une interprétation. Il décrivait ainsi ces « bassins de terre colorée et vernissés qui faisaient plaisir à voir en recueillant dans les concavités les rayons du soleil et en les reflétant avec beaucoup de charme[1] ». En 1870 un chercheur britannique, G. D. Fortum s'intéressera aussi aux bacini de Santa Cecilia de Pise au point d'en prélever et de les déposer au Victoria et Albert Museum et au British Museum de Londres. Mais le mérite revint à Gaetano Ballardini, de Faenza, qui dès 1911, fut le premier à comprendre l'importance du phénomène ; il commença à établir un véritable corpus documentaire des découvertes sur toute la péninsule et à rechercher l'origine des céramiques mises en rapport chronologique avec la construction des édifices. Ezio et Liana Tongiorgi, Gianbatistta Siviero et Graziella Berti furent d'autres pionniers et leurs ouvrages de synthèse élaborés à partir des églises de Pise et de Toscane constituent aujourd'hui les meilleures références scientifiques[2]. Le terme « bacino » s'explique donc par cette longue érudition italienne et tous les chercheurs ont tenté de trouver des explications

1 Sauro Gelichi, Graziella Berti, Sergio Nepoti, « Relazione introduttiva sui « bacini », in Atti XXVI Convegno internazionale della ceramica, « *I bacini murati medievali. Problemi e stato della ricerca* », Albisola, 28-30 maggio 1993, Edizioni All'Insegna del Giglio, Firenze, 1996, p. 7-30.

2 Liana Tongiorgi, Berti Graziella, *I bacini ceramici medievali delle chiese di Pisa*. Quaderni di Cultura Materiali, 3, L'Erma di Bretschneider, Roma, 1981.. Graziella Berti, « Le rôle des *bacini* dans l'étude des céramiques à lustre métallique », dans Rose-Albrecht Jeannette, dir. *Le calife, le prince et le potier. Les faïences à reflets métalliques*, Lyon, Musée des Beaux-Arts, RMN 2002, p. 220-227. Graziella Berti, Marcella Giorgio, *Ceramiche con coperture vetrifricate usate come « bacini ». Importazioni a Pisa e in altri centri della Toscana tra fine X e XIII secolo.* Richerche di archeologia altomedievale e medievale, 38, 2011.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 185 15/04/2016 14:34:20

à cet usage, aussi fantaisistes parfois que des trophées de guerre ou des ex-voto de navigateurs de retour de voyages périlleux.

Mais à ce jour, tout le monde s'accorde à reconnaître que cette technique décorative participe d'un goût pour les couleurs, d'une esthétique mais qui correspond aussi à l'emploi d'un matériau économique pour animer des architectures sobres en brique, en pierre ou en marbre.

L'étude des *bacini* intéresse donc aussi bien l'histoire de l'architecture monumentale que l'histoire des liens commerciaux en Méditerranée et ces modestes céramiques sont devenues un formidable instrument de connaissance pour dater des édifices. Ils sont pour l'essentiel inclus dès le départ dans le programme de la construction comme on peut l'observer par les techniques de taille des cavités dans les pierres, les incrustations dans les lits de briques et de leur disposition en fonction des éléments architecturaux, soulignant des arcs, encadrant des ouvertures ou disposés en croix.

L'origine de ce procédé ornemental est cependant imprécise car cet usage s'est perpétué fort longtemps et dans une vaste aire géographique. On en retrouve depuis l'Extrême-Orient en Indonésie, en Thaïlande, voire même en Afrique orientale au Kenya où des bols en porcelaine Ming ornent une tombe à Gede. Il faut cependant rappeler que des disques colorés font aussi partie du répertoire de l'architecture islamique à l'intérieur ou à l'extérieur des palais et des mosquées, en Iran, dès le milieu du XIe siècle, en Egypte depuis le fin du XIIIe siècle et à l'époque ottomane, ainsi que dans un complexe funéraire au Yémen de la première décennie du XIIIe siècle.

Le recensement effectué en Turquie sur seize édifices islamiques témoignent des plus anciens exemples entre le XIe et le XIIe siècle à Kemah et Bayburt dans l'est de l'Anatolie. La mode se propage sur les édifices chrétiens et on en retrouve en Géorgie dans un monastère daté des XIIe-XIIIe siècles. Mais c'est essentiellement sur le pourtour de la Méditerranée que l'on en identifie le plus grand nombre aujourd'hui, et les résultats de l'enquête augmentent de jour en jour en fonction de l'intérêt porté dans les pays par les chercheurs locaux ou étrangers.

Ainsi, les attestations se multiplient en Grèce, sur plusieurs façades d'églises des XIe-XIIe siècles, comme Merbaka La Panayia datée de 1200 qui en compte 49[3], ou encore au XVIIe siècle sur le Mont Athos. Il en est de même en Crète où plus de 20 édifices des XIIIe-XVIe siècles ont été recensés.

3 Arthur H. S. Megaw, « Glazed Bowls in Byzantine Churches », *Deltion of the Christian Archeological Society*, IV, 1964, p. 145-162. Konstantinos Tsouris, « Glazed bowls in the byzantine churches of north-western Greece", *Archeologia Medievale*, XXIII, 1996, p. 603-624.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 186 15/04/2016 14:34:20

De belles traces sont encore conservées sur les façades d'une douzaine d'églises de Corse[4]. Les plus anciens bacini conservés sont datés de la seconde moitié du XIe siècle (San Nicolao di Chiatra) et du XIIe siècle et la tradition se prolonge jusqu'à l'époque moderne comme sur San Restitute à Calenzana. Cette permanence est attestée également en Sardaigne avec plus de 60 églises recensées soit 714 bacini, et où les plus anciens exemples de bacini islamiques siciliens et andalous sont datés du XIe siècle sur deux églises à Porto Torres et Semestene[5].

Nos travaux récents en ont révélé également sur l'île de Chypre où cette tradition est curieusement attestée à l'époque vénitienne et ottomane entre le XVIe et le XIXe siècle à l'intérieur des édifices religieux. Les céramiques encastrées avec soin dans les voûtes ou sur les murs sont dans ce cas, pour bon nombre d'entre elles, venues d'Occident, de Ligurie et de Provence avec des assiettes glaçurées d'Albisola, des faïences de Moustiers, Varages ou de Marseille dans l'église de Nicosie, où des céramiques glaçurés de Thrace et de Çannakale dans le monastère de Lythranghkomi ou l'église d'Agios Zozomenos[6].

Les édifices de la côte de Croatie et l'Albanie en comptent aussi et dès les XIe-XIIe-XVe siècles[7] jusqu'au XVIIIe siècle avec des inclusions de céramiques anatoliennes de Kütahya.

Avec quelques églises en Suisse, du canton du Tessin c'est la péninsule italique qui en compte le plus grand nombre, en Ligurie, dans le Piémont, en Toscane, en Lombardie et en Vénétie ou dans le Latium. Tous les colloques initiés par le centre ligure d'Albisola pour l'histoire de la céramique qui ont porté sur le sujet ont suscité des discussions passionnées entre les chercheurs, à savoir quelle ville en avait le plus ! Pise 1871, Rome 566, Pavie 342, Bologne 240.

L'exception pisane mérite cependant d'être souligner car elle est sans doute, comme Gênes, à l'origine du rayonnement de cette mode tant dans la péninsule, sur les îles de Méditerranée que sur les côtes Adriatique. La ville compte plus de 1800

4 Liana Tongiorgi, Berti Graziella, « Les céramiques décoratives sur les églises romanes de Corse », *Cahiers Corsica*, n° 53-54, 1975.

5 Maria Laura Ferru, « I bacini ceramici delle chiese medievali : ricordo della mancata invasione », in *Atti XXVI Convegno internazionale della ceramica, « I bacini murati medievali. Problemi e stato della ricerca »,* Albisola, 28-30 maggio 1993, Firenze, 1996, p. 287-296. Marco Milanese, *La chiesa di san Pancrazio a Suni. I bacini ceramici del XV secolo,* Sardegna Medievale 3, 2010.

6 Andros Nicolaïdes, Lucy Vallauri avec la collaboration de Marie-Laure Laharie, « Exemples de *bacini* dans les églises de Chypre », dans *Actas del VIII Congreso Internacional de Cerámica Medieval en el Mediterráneo*, Ciudad Real, Almagro, 2006, p. 881-890. Iosif Hadjikyriakos, « La decorazione ceramica degli interni nelle chiese di Cipro », *RDAC* 2006, p. 389-405.

7 Afrim Hoti, Anton Sila, « Notizie attorno ai bacini murati nelle chiese medieviali in Albania », in *Atti XXVI Convegno internazionale della ceramica, « I bacini murati medievali. Problemi e stato della ricerca »,* Albisola, 28-30 maggio 1993, Edizioni All'Insegna del Giglio, Firenze, 1996, p. 323-328.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 187 15/04/2016 14:34:20

bacini en place ou identifiés par leurs cavités et jusqu'à 230 individus sur trois églises. Ils ont tous été classés, en partie déposés et restaurés après des analyses stylistiques et géochimiques des argiles. Le corpus établi sert de référence pour dater et établir des origines de provenance de ces produits issus du commerce, comme on a pu maintenant l'établir en comparaison avec les tessons et formes récoltées dans les fouilles effectuées dans la ville. La puissance commerciale et maritime explique en partie l'hégémonie de cette république marchande. Et ce n'est sans doute pas un hasard si les plus anciennes céramiques venues d'Orient dès le dernier quart du xe siècle ornent sur les façades des églises de San Zeno et de San Piero a Grado. Ce sont de luxueuses réalisations de l'Égypte abbasside et fatimide émaillées de couleurs vives, peintes en lustre métallique, ou incisées d'arabesques sous glaçure transparente jaune verte ou bleue. Ces produits exotiques se retrouvent également sur la Tour de Pavie et le campanile de l'abbaye de Pomposa. Ils sont associées jusqu'au xiie siècle à des séries provenant de la Méditerranée arabe, d'al-Andalus, d'Ifriqiya, de Sicile et du monde byzantin. Ces importations sont ensuite relayées au xiiie siècle par les majoliques de l'Italie du sud, de l'Espagne chrétienne, de Valence et voire même par des productions locales ligures ou toscanes.

Cependant, l'Espagne semble avoir été peu touchée par ce phénomène et nous ne connaissons pour exemple que les campaniles de Téruel.

Il en est de même pour le Midi français qui paraît aussi ne pas avoir bénéficié d'un tel succès. L'enquête réalisée depuis 1986, a permis cependant de recenser sept édifices tous isolés, et dispersés entre le Tarn-et-Garonne, la vallée du Rhône, l'arrière pays niçois, et les Bouches-du-Rhône[8]. Et dans ce cas, peut-on parler de couleurs dans la ville puisqu'aucun *bacino* n'a été retrouvé dans les cités marchandes telles que Marseille, Arles, Avignon, Montpellier ? S'agit-il d'une absence réelle ou d'un manque de conservation des édifices bâtis ou bien sont-ils encore dissimulés sous des enduits comme le prouvent la récente découverte de Salon ?

L'église de Saint-Véran d'Utelle, située dans l'arrière pays niçois dominant la vallée de la Vésubie, fait partie de l'ensemble ligure. Mentionnée pour la première fois dans une charte de 1150 elle dépendait de l'évêque de Nice. Malgré des remaniements postérieurs à l'époque romane, cet édifice a conservé *in situ* sur la façade occidentale cinq coupes dont l'une s'est brisée lorsqu'on a cherché à la desceller (fig. 1). Ces céramiques disposées en croix avaient été signalées dès le milieu du xixe siècle par le baron Louis Durante qui parle de trois vases funéraires en terre cuite colorée paraissant

8 Alain Nicolaï, Lucy Vallauri, À propos des céramiques ornementales sur les édifices médiévaux du sud de la France », *Archéologie du Midi médiéval*, IV, 1986, p. 103-111. Alain Nicolaï, Lucy Vallauri, « Les *bacini* dans les décors muraux », *Archeologia*, no 241, 1988, p. 28-33. Lucy Vallauri, Alain Nicolaï, « Bacini du sud de la France », in XXVI Convegno Internazionale della ceramica. « *I Bacini murati medievali. Problemi estato della ricerca* », *Albisola, 28-30 maggio 1993,* Firenze, 1996, p. 231-241.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 188 15/04/2016 14:34:20

dater du temps des romains. Les relevés des profils effectués sur place et l'analyse des décors nous ont permis de reconnaître des céramiques tunisiennes de la fin du XIIe et de première moitié du XIIIe siècle du même type que celles de San-Antonino a Piombino en Ligurie et de San Iacopo a San Gimignano où l'on retrouve des coupes vertes monochromes associés à des décors peints en vert et brun.

À Peille dans un village voisin, à l'occasion, en 1954, de travaux sur la façade de la maison en roman tardif dite le palais du Juge Mage, quatre cavités placées aux dessus des deux ouvertures en plein cintre et deux en arc brisée, ont été dégagées et vidées de leur comblement. Taillées dans les assises de pierre, elles pourraient avoir servi de réceptacle à des céramiques aujourd'hui disparues.

La Maison romane de Saint-Antonin-Noble-Val, Place de la Halle, classée Monument Historique depuis 1846, fut le premier édifice civil reconnu par Eugène Viollet-Le-Duc pour ses empreintes de *bacini* scandant la façade du corps de logis et de la tour accolée à son extrémité méridionale. Remarquable par la qualité de conservation de son architecture, l'édifice a fait l'objet de restauration et les documents réalisés par l'architecte sont la principale source pour connaître l'état initial médiéval. L'important dossier archivistique, historique et architectural constitué par Maurice Scellès rend compte de la complexité du bâtiment et des incertitudes qui demeurent tant pour sa fonction que pour son origine de propriété [9]. Élevé au milieu du XIIe siècle probablement pour Pons de Graulhet, peut-être viguier des vicomtes de Saint-Antonin, cet édifice privé devint la maison consulaire dès 1312. Ce « charmant bijou », célébré par Prosper Mérimée, au décor sculpté et mouluré, comportait dès l'origine 14 cavités taillées dans les blocs de pierres, destinées à des coupes de céramiques colorées, dont la trace en creux donnent précisément le profil de chaque pièce à l'emplacement prévu (fig. 2). Selon les observations faites par M. Scellès :

> Chaque alvéole est réalisée dans une pierre de taille disposée à cet effet. Ainsi une assise plus haute a-t-elle été prévue pour recevoir six de ces plats entre le deuxième et le troisième niveau du corps principal ; au troisième niveau, entre les fenêtres et le tympan de la fenêtre médiane, les pierres entaillées d'une alvéole sont plus hautes que les assises. Une alvéole timbre le tympan de la fenêtre du deuxième niveau de la tour et deux autres l'encadrent : pour celle de droite, la taille prolonge sur la tour l'assise du corps du bâtiment principal.

L'assemblage de ces coupes, vraisemblablement toutes émaillées et peintes, est inconnu mais le souvenir de l'une, ornée en lustre métallique brun rouge, est conservé par un dessin de Viollet-le-Duc (fig. 3) et sa description dans le *Dictionnaire du Mobilier français* ainsi que par le fragment au décor semblable retrouvé dans le grenier de l'ancien hôtel de ville. Celui-ci a été donné à l'érudit montalbanais Edouard Forestié et

9 Maurice Scelles, « *Saint-Antonin-Noble-Val, Maison consulaire, 82* », Dossier d'Inventaire fondamental établi en 1986, 1988, Inventaire Général du patrimoine culturel Région Midi-Pyrénées.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 189 15/04/2016 14:34:20

offert en 1921 par le chanoine Pottier à la ville de Saint-Antonin puis restauré vers 1950 et en 1972[10]. La pièce de grande finesse comporte un médaillon et un registre épigraphique en cartouche « al Yum le bonheur » entouré d'arabesques incisées en réserve. Selon les diverses expertises effectuées et les dernières interprétations, elle proviendrait d'un atelier d'al andalus, Murcie sans exclure Malaga, au vu des comparaisons établies avec des *bacini* de la première moitié du XIIe siècle de Pise (San Andrea, San Silvestro), Rome, Pavie ou Ravenne[11]. Seule une analyse d'argile permettrait d'en préciser l'origine exacte mais la chronologie de ce type de coupe est synchrone avec la date de construction située entre 1140 et 1155.

C'est encore une écuelle émaillée et peinte en lustre métallique qui se trouve en place dans l'écoinçon de la baie géminée, d'une des plus anciennes maisons de la ville de Pont-Saint Esprit, l'Hôtel de Piolenc, dite la Maison des Chevaliers (fig. 4). La date de la façade et des chapiteaux à feuille d'acanthes de la baie géminée, ne serait pas postérieure à 1190-1200[12]. On sait par ailleurs que la maison s'est agrandie pour accueillir la cour de justice au début du XIVe siècle et que l'aula est surélevée et reçoit la charpente décorée d'écus datés des années 1337-1343. L'écuelle analysée à partir d'une photo avant la restauration de la façade est bien conservée avec un décor de feuillages et de palmettes traité en réserve autour d'une étoile centrée. Elle est bordée d'une frise en chevrons et son style renvoie à des productions de Malaga ou aux plus anciennes productions de Valence du XIIIe siècle. L'écuelle n'a malheureusement pas pu être prélevée lors de la restauration, ce qui aurait permis de la protéger des intempéries en y substituant une copie, ni fait l'objet d'observation complémentaire comme nous l'avions souhaité à l'époque pour faire de meilleures identifications chronologique et d'origine.

Plus surprenante est l'empreinte de *bacini* au dessus de l'oculus de la façade occidentale de l'abbaye cistercienne de Silvacane construite entre 1175 et 1230. Leur contour avait été relevé par Henri Révoil à la fin du XIXe siècle qui voyait dans « ces trois petits ornements creux placés en forme de triangle… une image symbolique de la Trinité ». La trace en négatif montre des cavités taillées dans la pierre avec l'encoche en anneau pour le pied d'une grande coupe ou un replat pour le marli d'une coupelle. Une autre cupule est également visible au dessus de l'ouverture géminée de l'*armarium*, petite bibliothèque logée sous le bras nord du transept. L'adjonction de couleurs dans ce bâtiment cistercien paraît cependant en relative contradiction avec la simplicité de l'ordre et Michel Fixot y voyait un sacrifice au goût du temps, comme pour l'ornementation moulurée du portail.

10 *Ibid.*

11 *Op. cit.* note 2.

12 Alain Girard avec la collaboration d'Alain Venturini, *La Maison des chevaliers de Pont-Saint-Esprit, T. 1 : La demeure des Piolenc*, 2001.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 190 15/04/2016 14:34:20

Mais la plus spectaculaire nouveauté a été révélée en 2008 à l'occasion des travaux de restauration effectués sur la Collégiale de la Tour Saint-Laurent à Salon. Il s'en est suivi une collaboration exemplaire entre les services techniques de la ville, l'architecte en chef des Monuments Historiques François Botton, le Musée de l'Empéri et le LA3M pour sauver cette minuscule coupelle placée au sommet du troisième étage de la Tour. Sa dépose a été effectuée par Pascal Maritaux, conservateur restaurateur au LA3M et son analyse stylistique conduite en corrélation avec l'analyse architecturale de l'édifice par Andreas Hartmann-Virnich. Cette opération a ainsi permis d'identifier pour la première fois ce précieux patrimoine inaccessible et d'observer son encastrement. Selon A. Hartmann le *bacino* pourrait être contemporain de la construction des étages du clocher-porche qui a pu s'étaler entre les années 1230-1280. Engagé dans un des pilastres d'angle de la façade méridionale sous le sommet du second étage, il n'avait pas de pendant de l'autre côté de la même face de la tour, ce qui pose le problème de sa fonction pas uniquement décorative, peut-être apotropaïque. On peut se demander quelle perception de la couleur pouvait avoir les habitants lorsqu'une cupule était placée si haut. La mise en place de l'élément céramique, de 13 cm de diamètre seulement, avait été soigneusement préparée par la taille d'une cuvette circulaire à la dimension et à la forme du plat, d'un canal pour l'adduction de la chaux liquide utilisée pour le scellement, et de deux petites entailles latérales pour l'évacuation de l'excédent. Pour maintenir le bord plat pendant ce processus, trois clous de fer à cheval furent enfoncés dans la pierre.

L'étude en laboratoire a permis de dessiner le profil de la coupelle à marli émaillée et d'en étudier le motif. Elle présente un exceptionnel personnage qui occupe tout l'espace de la cupule, peint au lustre métallique (fig. 5 et 6). L'observation de l'argile a été réalisée par C. Capelli (DIPteris, Université de Gênes) et les compositions pétrographiques qui ne correspondent pas de celles de Malaga ou Valence, suggèrent une autre production andalouse Almeria, Grenade ou Murcie. Son style orientalisant proche des modèles égyptiens, avec les rinceaux en arabesques et la bordure de chevrons est comparable à celui de deux autres coupelles insérées sur l'église de Santa Cecilia à Pise datée du second quart du XIIIe siècle où figuraient un homme en palanquin sur un chameau et un oiseau[13]. Après une restauration au LA3M, la présentation de cette coupelle dans le Musée du château de l'Empéri la rend désormais accessible au public.

Et pour conclure, nous formulons le vœu que cet exemple de sauvegarde d'un patrimoine fragile et méconnu, soit réitéré à l'occasion de nouvelles découvertes qui ne manqueront sans doute pas de se faire. Les réalisations de restauration en Italie telles que celles du campanile de l'abbaye de Pomposa, ne manquent pas d'éclat et restituent sans doute les couleurs sinon le motif que le passant pouvait percevoir en levant les yeux.

13 Tongiorgi, Berti, *op. cit.* note 2, Tav. CIC, fig. 230, 232.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 191 15/04/2016 14:34:20

Fig. 1. Utelle (Alpes-Maritimes). Bacini de l'église Saint-Véran. Cl. L. Vallauri.

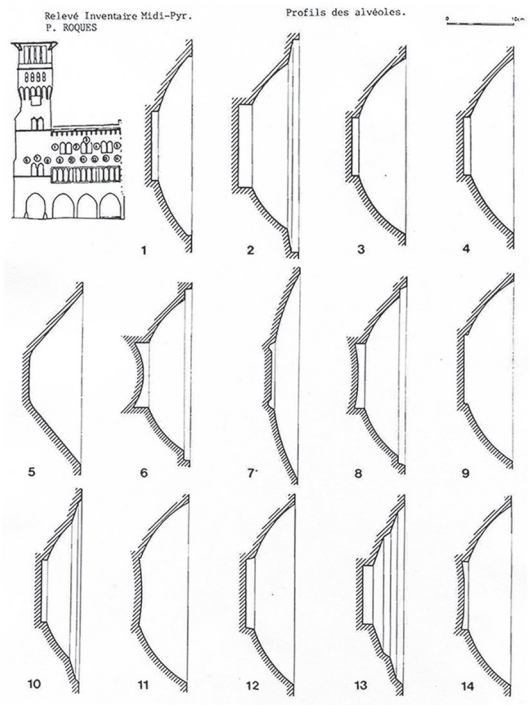

Fig. 2. Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne). Relevés des cavités des 14 bacini de l'hôtel de ville . Dessin P. Roques, Inventaire Midi Pyrénées.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 192 15/04/2016 14:34:21

Fig. 3. Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne). Bacino de l'hôtel de ville. Dessin de Viollet-le-Duc.

Fig. 4. Pont-Saint-Esprit (Gard). Bacino de la baie géminée de la Maison des Chevaliers. Cl. M. Michalczac.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 193 15/04/2016 14:34:21

Fig. 5. Salon-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Bacino de la tour Saint-Laurent après dépose et consolidation. Cl. P. Groscaux, LA3M.

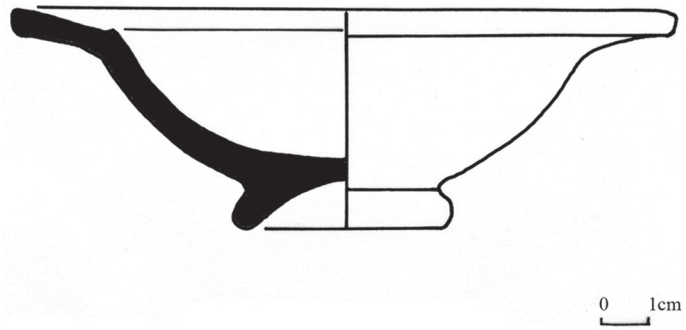

Fig. 6. Salon-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Bacino de la tour Saint-Laurent, profil de la coupelle. Dessin L. Vallauri.

Livre mep Les couleurs de la ville.indb 194 15/04/2016 14:34:22